

Destins du transfert dans la cure - du savoir supposé au savoir cru

Daniel Weiss

- :- :- :- :- :- :-

Exposé dans le cadre des mercredis du Cercle Freudien le 16 Janvier 2013

Ce que je vous propose ce soir est une version un peu développée du petit texte qui présente le thème de l'année. Je vais essayer d'en préciser certains points, d'entre ouvrir certaines portes, sans préjuger de celles qui pourront être ouvertes par la suite par celles et ceux qui prendront la parole.

Ceux qui sont là depuis longtemps se souviennent sans doute du principe régissant l'enchaînement des Mercredis du Cercle : d'une soirée à l'autre essayer de faire chaîne, précisément, en dialoguant avec ceux qui précèdent. Reprendre la balle au bond, ou le signifiant si on préfère, et en faire le point d'appui de sa propre avancée, de ses propres questions. Il n'est pas toujours facile de mettre concrètement en pratique cette modalité d'enchaînement d'un Mercredi à l'autre. Mais à défaut de pouvoir s'appliquer à la succession des Mercredis - encore que, après tout, il me semble intéressant de ne pas le perdre de vue pour les soirées de travail du Cercle - ce principe devrait pouvoir opérer d'une année à l'autre.

Ce que nous proposons cette année s'inscrit pour moi dans la suite directe du thème de l'année dernière et du colloque d'Octobre. C'est notre façon de reprendre le signifiant au bond, en l'occurrence le signifiant « guérison ». Le travail de ce colloque qui fera date a consisté à rappeler, arguments à l'appui, que la guérison était aussi notre affaire (pas seulement notre affaire à nous aussi). À ce signifiant « guérison » nous proposons donc d'en associer un autre qui d'ailleurs a été décliné de plus d'une façon au cours du colloque, un signifiant qui pourrait constituer le point de départ de notre travail de cette année : la guérison, « pas sans le transfert ». Je vous l'énonce tel quel, libre à vous de l'écrire comme vous l'entendez. Nous aurions pu d'ailleurs nous en contenter comme intitulé du thème de l'année. Et pourquoi pas sous la forme d'un néologisme comme Lacan les affectionnait, écrit d'un seul tenant « passanletransfert ». Cela conviendrait très bien et serait en soit plus que suffisant pour orienter notre travail. Nous pourrions donc nous satisfaire d'un seul mot, écrit comme il convient à chacun. Je vais en fait essayer d'en ajouter un deuxième, mais d'abord le premier.

« Passanletransfert » : l'équivoque en dit assez et résume à elle seule un des

paradoxes, sinon le paradoxe si souvent souligné du transfert dans la psychanalyse. Pas de dialogue analytique sans transfert, bien sûr, mais pas de psychanalyse si à l'issue de l'expérience, le transfert demeure tel quel, intouché, si quelque chose n'en est pas passé, sinon dépassé. La cure que nous proposons opère avec ce dont notre alchimie prétend se défaire pour que le plomb s'en trouve transformé en or. Nous proposons de guérir avec le transfert. Mais notre ambition est que ce ne soit pas grâce au transfert. Toute la nuance est là.

Peut-être même prétendrions nous guérir du transfert. Est-ce là une aspiration démesurée, d'autant plus idéalisée qu'elle s'avère concrètement irréalisable ? Impossible en tout cas d'envisager une clinique psychanalytique sans prendre en considération le devenir du transfert du début jusqu'à l'issue de l'expérience. Ce pourrait être une manière de reprendre, une fois encore, le problème de ce qu'est la fin, et de ce que sont les fins de la psychanalyse, mais aussi de ce que sont les fins des analyses. Et cela pourrait ouvrir certaines perspectives cliniques intéressantes, d'autant qu'il me semble que cette question, posée au pluriel, les fins des analyses, n'est pas si souvent traitée, bien que certains et certaines s'y soient attelés cette année au Cercle.

Donc, reprendre le problème de la fin et des fins avec cette question : est-il possible de guérir du transfert ? Est-ce cela que nous visons ? Est-ce cette guérison-là qui caractériserait de façon spécifique la cure que nous proposons ? Mais peut-être faut-il formuler la question de manière plus nuancée, plus subtile, plus pragmatique, et plus équivoque aussi : qu'est-ce qui du transfert guérit, dans la psychanalyse ?

Peut-être est-ce d'ailleurs en acceptant de maintenir l'équivoque dans la formulation de la question « qu'est-ce qui du transfert guérit ? », et en travaillant, avec cette équivoque, que nous pourrions faire le pas nous permettant de dépasser l'alternative plombée et plombante : « psychanalyse ou psychothérapie ». S'adresser aux analystes en faisant valoir cette alternative exclusive était sans doute pertinent, politiquement pertinent de la part de Lacan, à un certain moment, du temps où régnait la « psychothérapie inspirée ». Il doit être possible aujourd'hui d'aller plus loin, de se dégager de cette opposition, en ne se laissant pas enfermer dans cette alternative, artificielle à plus d'un titre. Cela doit être possible tout en restant absolument fidèle, rigoureusement fidèle, à l'enseignement de Freud et à celui de Lacan. Je m'empresse de préciser que cela ne signifie pas que nous devons nous agréger au corps des dits « psychothérapeutes ».

Nous l'évoquons dans l'argument, reprendre ces questions porteuses de nombreuses implications cliniques, passe par une prise en considération du

transfert du début à la fin et donc de la fin au début. Début et fin sont d'emblée articulés, dès l'entame d'une analyse. Autre manière de formuler ce que la proposition d'Octobre martèle de plus d'une façon : « *Au commencement de la psychanalyse est le transfert... par la grâce du psychanalysant* », mais dans un rapport au désir de l'analyste. Ce « désir de l'analyste » (encore un concept qu'on pourrait écrire en un seul mot) est la condition nécessaire à l'institution du transfert, du moins tel qu'il opère dans l'expérience que nous proposons. Une analyse peut s'arrêter à tout moment, et même très prématurément, mais ce qui l'oriente dès la première séance, ce qui la structure et lui donne sa spécificité, c'est la perspective dans laquelle elle s'inscrit, perspective actualisée par la présence de l'analyste et le désir que cette présence incarne. Ce qui fait jouer cette perspective, c'est précisément cette synchronie du début et de la fin. Autre façon de reprendre la définition que Lacan donnait de la psychanalyse dès les *Variantes de la cure-type* : une psychanalyse est la cure attendue d'un psychanalyste.

Le désir de l'analyste c'est d'abord celui de Freud. Nous l'évoquions dans le texte de présentation du thème de l'année. Je ne vais pas m'attarder sur ce point, sinon pour rappeler tout ce que l'œuvre de Freud doit à un certain nombre de figures, de personnages, de spectres, qui viennent hanter la théorie, et tout spécialement quand il s'agit du transfert : Fliess évidemment, Emma, Dora, Serguei et last but not least Ferenczi.

Je laisse cela de côté aujourd'hui pour porter plutôt l'attention, non sur les commencements de la psychanalyse, mais plutôt sur le commencement d'une analyse, sur le transfert qui s'établit avec tel ou tel, singulier à chaque fois. Et ce transfert au commencement, c'est celui qui donne lieu à l'inconscient, qui permet la mise en acte de sa réalité. Nous l'évoquions dans l'argument : pour la psychanalyse pas d'inconscient, et pas de sujet de cet inconscient, sans transfert. En quoi notre discipline se distingue d'une psychologie (doit-on la considérer comme un exercice spirituel comme dirait Jean Allouch ? Je laisse la question ouverte pour l'instant).

Le texte de Lacan d'Octobre 67 (ce que je raconte prend largement appui sur ce texte) propose une écriture de ce lien qui fait de l'inconscient une conséquence du transfert. Cette écriture situe clairement le savoir inconscient comme une hypothèse, une supposition si on préfère le latin. Cette hypothèse est nécessaire pour que puisse opérer ce dispositif visant à engendrer de la vérité qu'est une analyse... dispositif à engendrer de la vérité, ou plutôt peut-être des vérités, comme préférerait dire Lacan à la fin. Ajoutons que cette hypothèse est partagée par l'analysant et l'analyste. Tous deux supposent un savoir inconscient. Sont-ils pour autant tous deux sujets au transfert ? Sans

doute d'une certaine façon, mais ce transfert à l'inconscient n'est pas tout à fait le même de part et d'autre. Je laisse la question ouverte, elle demanderait de nombreux développements, permettant de déplier la notion de disparité subjective entre analysant et analyste, de lui donner une certaine extension au-delà de ce qui en est dit de manière synthétique par Lacan. Cette disparité concerne, entre autres choses, le rapport au savoir, et au sujet assigné à ce savoir.

On pourrait décrire une analyse comme une entreprise de conquête de ce savoir supposé : ce que Freud nomme levée du refoulement. Le paradoxe (l'apparent paradoxe) est bien sûr que plus progresse la conquête et plus se renforce la supposition. La levée du refoulement n'épuise pas le transfert, elle n'efface pas l'inconscient, bien au contraire. Le Zuyderzee ne s'assèche pas. Elle ne constitue pas une levée de l'hypothèse qui institue le savoir comme inconscient et qui met en marche le transfert. La source de la vérité ne se tarit pas. Le mouvement d'explicitation des formations de l'inconscient qui se proposent au déchiffrement va dans le sens de l'infinitude de l'analyse, dans le sens d'un renforcement de l'amour du savoir inconscient. Lacan dit cela de manière plus resserrée et plus équivoque avec le titre de son séminaire de 1976/77 : « *L'insu que sait de l'une-bévue c'est l'amour* ». En d'autres termes, plus l'expérience avance dans le sens de l'émergence de la vérité, plus se renforce la supposition donnant lieu à l'insu, autrement dit plus se renforce la croyance qui fonde le transfert. Cette supposition on ne peut en effet la désigner autrement que comme une croyance.

C'est ici que je me permets d'introduire le deuxième terme que je prétends associer au passanletransfert : Envisager l'inconscient comme une hypothèse transférentielle, un savoir toujours déjà là qu'il s'agirait de dévoiler, c'est en faire l'objet d'une croyance. Je vous rappelle une fois de plus cette affirmation de Lacan en Janvier 75, si souvent reprise : « *Il n'y a pas de doute, quiconque vient nous présenter un symptôme y croit... il croit que le symptôme est capable de dire quelque chose, qu'il faut seulement le déchiffrer* ». C'est la façon dont Lacan, à ce moment-là parle de l'institution de l'inconscient dans le transfert ainsi que l'indique clairement la mention du déchiffrement. Croire au symptôme, c'est croire à l'inconscient. Le transfert envisagé dans son versant symbolique de supposition d'un savoir implique nécessairement la dimension de la croyance. Freud, quant à lui, évoque la « *gläubige Erwartung* », l'attente croyante. Dans son texte de 1904 *De la psychothérapie* cette expression ne s'applique pas précisément à l'analyse mais on peut la lire comme un des noms du transfert sous sa plume.

Ce deuxième terme que j'introduis ici est évidemment un élément hétérogène. « Croyance » ne fait pas partie du vocabulaire spécifique de la psychanalyse. Ses

occurrences chez Freud et chez Lacan sont nombreuses, mais il n'a, me semble-t-il, ni chez l'un ni chez l'autre, le statut de concept. On pourrait d'ailleurs essayer de repérer quels sont les concepts psychanalytiques susceptibles d'en rendre compte. Ce serait là un premier travail. Je vous livre de façon désordonnée et non exhaustive, ceux qui me sont immédiatement venus : idéaux, illusion, fétiche, fantasme... autant de termes susceptibles chacun de donner un certain éclairage à la notion de « croyance » que j'introduis ici.

On peut d'ailleurs faire une remarque incidente : une analyse cherche à remettre en cause certaines croyances de l'analysant, ses idéaux, ses illusions, les fétiches auxquels il se cramponne, et la lucarne que constitue son fantasme. On pourrait dire, après tout, que c'est de cela, de ces croyances, qu'elle cherche à guérir celui qui s'inscrit dans l'expérience. Mais cette remise en cause des croyances n'est possible que grâce à la mise en jeu d'une autre sorte de croyance, celle sur laquelle repose le transfert précisément.

Nous pourrions être amenés à revenir sur tout cela, sur tout ce qui chez un analysant se situe du côté de la ou des croyances, sur les entraves qu'elles représentent pour l'exercice de son désir, mais aussi sur leur nécessité pour chacun. Mais pour l'instant je voudrais m'en tenir à essayer de faire jouer croyance et transfert, essayer de repérer en quoi, et comment ils se recouvrent, comment ils se distinguent aussi.

Au commencement, je l'ai évoqué, l'expérience prend appui sur la mise en jeu d'une croyance, autre nom de cette supposition donnant lieu à l'insu. Mais qu'en est-il de cette croyance à la fin, de quelle façon est-elle affectée par l'expérience. Cette croyance-là est-elle soluble dans la psychanalyse ?

De Freud à Lacan, il me semble que la réponse diffère.

Chez Freud le mouvement paraît aller dans le sens d'un renforcement de la croyance : de l'attente croyante du début (du début de l'œuvre de Freud et du début de l'analyse) vers ce qui se nomme à la fin la conviction (à la fin de l'analyse et au terme de l'œuvre). Ainsi l'analyse de l'analyste doit apporter à l'apprenti « *la ferme conviction de l'existence de l'inconscient* » (*Analyse avec fin et analyse sans fin*), « ferme conviction » que l'on retrouve dans le texte *Constructions dans l'analyse*. Cette conviction à laquelle aboutit l'analyse est une forme particulièrement assurée de croyance. Croyance et conviction se situent dans la même série sémantique. Le terme « *Überzeugung* » du texte allemand, que traduit « conviction » a les mêmes connotations qu'en français, et comme en français s'oppose à la certitude « *Gewißheit* ». Dans les *Constructions*, l'expression *Sichere Überzeugung*, « ferme conviction » apparaît lorsqu'il est question de certaines

analyses où il n'est pas possible d'obtenir la mise au jour du souvenir. La construction proposée par l'analyste vient alors remédier à cette absence de souvenir :

« Le chemin qui part de la construction de l'analyste devrait mener au souvenir chez l'analysé ; il ne mène pas toujours jusque là. [...] En revanche une analyse correctement menée le convainc fermement de la vérité de la construction, ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir retrouvé. »

On reconnaît, bien sûr, dans ce texte qui est l'un des derniers de Freud, les traces de l'un de ces spectres hantent son œuvre : *l'homme aux loups* en l'occurrence. Il s'agit ici de croire, non seulement à l'inconscient, mais à la réalité de la scène traumatique, construite après coup à partir du matériel de l'analyse. La construction freudienne vise à établir le récit d'un temps originaire. Cette fiction censée entraîner la conviction de l'analysé se nomme dans le vocabulaire freudien « vérité historique ». Elle renvoie à un référent événementiel vers quoi « tout converge ». Mais ce point de convergence exclut toute possibilité de remémoration directe. Tel l'ombilic du rêve il s'avère inaccessible. En cela la « vérité historique » touche à ce qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire ». C'est de cette « vérité historique » en lieu et place d'un réel qu'il s'agit en l'occurrence d'être convaincu. Dit autrement ce qui appelle la croyance sous la forme de la « ferme conviction » est ce qui vient recouvrir un réel, impropre à la remémoration parce que jamais « mémoré ». La conviction freudienne est ici un des noms de l'impossible. Elle porte sur, ce que dans un autre vocabulaire se nomme « fantasme fondamental ». C'est ce fantasme fondamental établi selon la logique de l'après-coup qui fait l'objet d'une construction et d'une conviction. C'est à lui que renvoie la vérité historique.

On aura noté évidemment que les deux articles où il est ainsi question de « conviction », *L'analyse avec fin...* et *Les constructions* ont été écrits en même temps que *L'homme Moïse...* Texte où il est également question de vérité historique, établie grâce à ce qui est aussi une construction. Il y est également question du père, du père comme effet d'une croyance justement, marquant un « progrès dans la vie de l'esprit ».

Freud se satisfait tout à fait de la « ferme conviction », il ne cherche pas à dépasser le registre de la croyance. De même il ne se montre pas exigeant à l'excès quant à ce qu'on désigne habituellement par « analyse du transfert ». On pourrait ici longuement commenter cet extrait du texte *La dynamique du transfert* :

Lorsque nous liquidons le transfert (c'est le terme aufhebung, aufheben, ici

utilisé qui est traduit par « liquidons ») *nous écartons simplement de la personne du médecin [... l'élément négatif et l'élément érotique] de la relation affective. L'élément inattaquable [...] devient le facteur du succès. Sur ce point nous admettons volontiers que les résultats de la psychanalyse se fondent sur la suggestion.*

Ce qui se nomme ici liquidation c'est l'opération qui consiste à faire du répété un remémoré. Il est vrai que ce texte date de 1912, bien avant *l'au-delà...* c'est à dire à un moment où Freud pensait sans doute que la remémoration parviendrait à épuiser la répétition. Quant à l'« élément inattaquable » on en trouve une explicitation un peu plus loin dans ce même texte :

« Tout concorde avec les relations réelles entre le patient et son médecin, quand selon l'heureuse expression de Jung, c'est l'imgo paternelle qui donne la mesure de cette intégration ».

On pourrait multiplier les citations où apparaît comment, et combien, la forme imaginaire du transfert paternel est ce qui convient à Freud. Il le réfère parfois aux particularités de sa subjectivité. C'est bien entendu tout à fait d'autre chose qu'il s'agit. Cette façon de privilégier la forme paternelle du transfert a, me semble-t-il, partie liée avec la façon dont Freud conçoit l'analyse comme un déchiffrement de la vérité, et avec la manière dont il réfère cette vérité à un réel événementiel. Tout cela se fait que sous l'égide du père...inattaquable.

L'amour du père ne semble pas incompatible avec l'analyse, bien au contraire. Il ne peut que contribuer à assurer la fermeté de la conviction : celle qui porte sur l'existence de l'inconscient, celle aussi qui concerne la vérité historique que l'analyste s'emploie à mettre à jour. Il y a une solidarité, on ne s'en étonnera pas, entre la figure du père appelée, et maintenue dans l'analyse, y compris pour s'incarner dans « la personne du médecin », et la croyance considérée, non seulement comme un point de départ, mais également comme un point d'arrivée de l'analyse. Dans cette perspective ce que Freud appelle « liquidation » du transfert, n'implique pas pour autant sa disparition. Il en subsiste quelque chose : un reste irréductible, un point d'ombilication du transfert psychanalytique dans la suggestion. Relève-t-il d'un reliquat, ou de manifestations résiduelles, pour reprendre l'opposition qu'Alain Deniau privilégiait lors du colloque à propos des « reliefs du transfert » ? Je laisse la question ouverte non sans noter que l'on pourrait envisager ces deux formes de restes transférentiels à partir de la question de la ou des croyances.

Quoi qu'il en soit, pour Freud la conviction suffit. C'est là qu'aboutit l'analyse, à l'ombre du transfert au père, figure imaginaire et mythique du « Sujet

supposé savoir ». Celui-ci n'est pas censé être entamé par l'analyse, ni délogé de sa place.

Lacan semble soutenir une autre ambition. Il ne s'agit pas dans l'analyse d'obtenir la conviction de l'analysant, mais de produire la certitude du sujet, ou le sujet de la certitude. Certitude n'est pas conviction. On peut même considérer que ces deux notions s'opposent puisque c'est chez Descartes que Lacan va chercher ce sujet de la certitude qui implique la mise en suspens de tout savoir, de toute opinion, de toute croyance, et donc de toute conviction. Cette certitude implique-t-elle pour autant une fin du transfert ? Un déplacement ? Une modification ?

Le pas de Lacan, par rapport à Freud consiste à venir interroger les amours du sujet avec la vérité, en assignant au dire une autre dimension (vous savez comment ce mot « dit-mansion » s'écrit dans la langue lacanienne), donc une autre dit-mansion du côté de la jouissance. Le déchiffrement, fondé sur la croyance dans le symptôme, entendons sur la croyance dans le symptôme considéré comme une formation de l'inconscient dont il s'agit d'extraire la vérité, ne l'épuise pas. Et il s'agit dès lors d'essayer de toucher une limite, un point de butée, qui fasse arrêt à l'infinitude de l'analyse des formations de l'inconscient. Ce point de finitude est aussi un point d'incroyable ainsi que le rappelait Jean-Jacques Blévis lors du dernier colloque. Un point d'incroyable et peut-être d'incroyance.

C'est là un renversement qui affecte la croyance sous-jacente au transfert. Mais ce trouble de la croyance, ne concerne pas le seul transfert. C'est au moment où toute une série de croyances servant jusqu'alors de point d'appui au sujet se trouvent entamées, au moment où le trône et l'autel s'avèrent effectivement mis en danger, que se produit cette bascule du transfert. Lorsque le grand Autre perd de sa consistance survient, entre autres choses, une modification dans la croyance qui soutenait le transfert. Celle-ci est touchée en même temps que toute une série d'autres, celles dont la psychanalyse rend compte avec les concepts que j'évoquais au début : idéaux, fétiches, illusions, fantasme, celles dont l'analyse cherche, dans une certaine mesure, à libérer le sujet. L'entame de l'Autre est aussi une entame du transfert.

La proposition d'Octobre rend compte théoriquement de ce temps de bascule et de la rencontre de ce point d'incroyance, désigné comme destitution subjective. Il me semble qu'existe une solidarité conceptuelle entre certitude du sujet et destitution subjective. Ces deux concepts apparemment contradictoires sont liés. Peut-être ne sont-ils séparés que par le temps d'un éclair. Ce qui assure la certitude du sujet, c'est cela même qui a le pouvoir de le faire déchoir. Mais

peut-être faut-il inverser les termes de cette dernière formulation et énoncer : ce qui fait déchoir le sujet c'est cela même qui assure sa certitude. Quoi qu'il en soit, sans préjuger de toutes les questions que posent de telles notions, on peut se demander comment peut être atteint ce point d'incroyable, et d'incroyance, dans une analyse. Est-ce par épuisement du travail de déchiffrage et d'interprétation jouant sur les formations de l'inconscient ? Une sorte d'aboutissement spontané, de tarissement de « l'opération vérité » qui vient toucher une limite, un point d'impossible ? Je l'évoquais tout à l'heure, ce travail de la vérité va plutôt dans le sens de l'infinitude du transfert, de l'infinitude de l'amour et de l'analyse. Pour qu'une limite se rencontre autre chose est sans doute nécessaire, qui vient interférer avec l'opération vérité, autre chose qui dépend de l'acte de l'analyste, de ses trouvailles, et de la façon dont il peut manœuvrer dans la cure. Cela pose évidemment toute une série de questions touchant au plus près à notre clinique et à notre pratique. Quoi qu'il en soit je me contenterai pour l'instant de supposer que la pratique de Lacan arrivé à un certain moment de son élaboration (ce qui est rapporté de cette pratique en tout cas) relevait précisément de cette sorte de manœuvre visant à casser le sens, à entamer l'amour de la vérité et à produire un suspens énigmatique de la croyance qui soutenait l'analysant.

Les formes que prend dans la clinique un tel suspens de la croyance qui jusqu'alors soutenait l'opération analysante sont sans doute très diverses et on ne peut en rendre compte que singulièrement. On pourrait peut-être en énoncer une version minimale sous la forme de cette sorte d'étrange incrédulité, semblable à celle qui s'empare de Freud sur l'Acropole. « Je le sais, mais je ne peux y croire » : telle pourrait être une des formulations de ce qui se joue dans un tel moment de paradoxale certitude incrédule : un « je sais bien » qu'aucun « mais quand même » ne vient recouvrir, pour un temps du moins.

Comment s'obtient, dans une analyse, cette certitude ne se soutenant plus d'aucune croyance et produisant même un « trouble de la croyance », un sentiment d'étrange incroyance ? De quelle nature est le savoir acquis dans l'expérience permettant d'engendrer une telle certitude ? On trouve chez Lacan, là encore dans sa proposition d'Octobre, des développements à ce sujet. Ceux-ci restent à expliciter. Il me semble, en tout cas, que ce savoir porteur d'un tel pouvoir de « décroyance », si vous me passez le néologisme, n'est pas homogène au savoir supposé inconscient, celui des signifiants en attente d'explicitation. Il ne relève pas de « l'opération vérité » et des effets de sens qu'elle engendre. Il concerne plutôt la prise en compte de la jouissance à laquelle se voue l'analysant.

Ce temps d'incroyance, marque, je l'évoquais à l'instant, un moment de

bouleversement dans le transfert. Mais comment désigner un tel effet de bascule ? Résolution ? Liquidation ? Dissolution du transfert ? Celui-ci est-il censé se réduire à rien ? Lacan récuse en tout cas le terme « liquidation ». La destitution dont il parle, celle qui affecte le sujet supposé au savoir, n'en est pas un synonyme. Il en dit en fin de compte assez peu à ce sujet. Sans doute nous laisse-t-il le soin de le faire à sa place, ou à la nôtre.

Il parle certes du passage du travail du transfert au transfert de travail. Le succès de cette dernière notion parmi les psychanalystes, l'espèce d'évidence dont elle paraît porteuse ne doit pas nous empêcher de l'explicitier. On peut lui donner diverses significations, qui ne sont évidemment pas exclusives les unes des autres. Elle peut déjà être lue en la rapprochant de ce que Freud assignait comme finalité à l'analyse : aimer et travailler. Et « travailler » est à entendre ici comme effet d'une relance permettant, grâce à l'analyse, l'exercice du désir. Le transfert de travail, c'est le déplacement de la détermination qui a soutenu le processus de l'analyse vers d'autres horizons du désir, ceux qu'aura élu l'analysant. Dans cette mesure « transfert de travail » est un des noms de la guérison psychanalytique.

Mais ce transfert de travail, c'est évidemment, dans son acception la plus habituelle, ce lien à la psychanalyse qui nous réunit ici et ailleurs : la supposition d'un insu, comme dans l'expérience de l'analyse, d'un « savoir à prendre », qui fonde notre attachement à la pratique, à la clinique et à la théorie, et nous situe à une place d'analysants prêts à payer le prix de ce savoir à prendre. Ajoutons que si ce transfert de travail est un transfert analysant, comme il est traditionnel de l'affirmer, il implique quand même un certain déplacement par rapport à ce qui peut se jouer dans l'expérience elle-même. Sans doute repose-t-il sur la supposition d'un savoir, mais quelque chose est censé avoir changé quant au rapport au savoir. En cela il s'agit sans doute de parler en analysants, mais disons que c'est en analysants avertis, avertis de ce que le savoir, n'est pas toujours déjà là, qu'il s'agit de l'inventer.

Cette expression « transfert de travail » dont nous faisons largement usage, peut aussi se lire d'une autre façon, plus problématique. Il a pu arriver qu'elle soit utilisée - faut-il dire détournée ? - dans le sens d'une incitation à la servitude volontaire, avec toute la dimension d'embrigadement que cela implique, au service des intérêts du groupe et de la doxa qu'il véhicule, plutôt qu'au service de la parole analysante. Ce type de transfert-là ne relève plus d'un savoir à prendre, mais plutôt du savoir appris.

Si je me permets de mentionner cette version détournée de la notion de « transfert de travail » c'est parce qu'il n'est pas toujours si aisé de faire la part

entre les deux versants du « transfert de travail », celui qui soutient un rapport analysant à l'insu, et celui qui soutient un rapport adhérent au déjà su. Ces deux formes opposées du « transfert de travail », ne sont nullement incompatibles. Elles peuvent d'ailleurs être envisagées l'une et l'autre sous l'angle de la croyance. D'un côté il s'agit d'une croyance homogène à celle qui soutient le travail de l'analyse, impliquant la supposition d'un insu, de l'autre d'une adhésion à un savoir déjà là, posé, sinon imposé.

Je le répète ces deux formes de transfert de travail ne sont nullement incompatibles. Peut-être coexistent-elles chez chacun le plus souvent. Il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui relève du savoir à prendre et du savoir appris.

On pourrait certes à ce propos, à partir de l'antagonisme du savoir à prendre et du savoir appris que j'évoque ici, opposer le concept de foi à celui de croyance. Vous aurez remarqué que j'ai soigneusement évité de faire jouer une telle opposition. Certaines langues ignorent cette dualité. C'est le cas de l'allemand comme le note de *Vocabulaire européen de la philosophie*, publié il y a quelques années sous la direction de Barbara Cassin. Ce n'est pas la seule raison qui m'a incité à laisser de côté cette opposition. Le concept de foi ne suffit pas, me semble-t-il, à rendre compte de ce dont il est question dans le transfert analysant, qu'il s'agisse de la cure ou du transfert de travail. Il y faut la supposition d'un insu, d'un savoir à prendre, et cela ne relève pas seulement de la foi dans les effets de la parole, ou de « l'acte de foi dans le Sujet supposé » savoir comme disait Lacan. Par ailleurs l'usage du concept de foi ne permet pas non plus de rendre compte de ces moments cruciaux de bascule dans l'analyse, temps de suspens de la croyance qui soutenait le transfert et la subjectivité de l'analysant.

Faire jouer ainsi, comme je vous le propose, transfert et croyance devrait permettre d'ouvrir toute une série de questions à côté de celles que je viens d'ébaucher. Je vous laisse le soin de vous y atteler, si cela vous convient. Je me contenterai d'en évoquer très brièvement une qui s'impose lorsque l'on considère la psychanalyse comme une expérience qui use de la croyance inhérente au transfert, pour produire de l'incroyance, ou de la décroyance. Qu'en est-il du destin de ces croyances qui nous animaient sous la forme des opinions, engagements, idéaux, élus avant que nous nous prêtions à l'expérience ? Qu'en reste-t-il ? Que reste-t-il de nos amours, avec ces convictions, ces idéaux, ces attentes, soutenant nos identifications et supposés être questionnés, sinon mis à mal par l'expérience ? Une analyse les entame-t-elle ? Et de quelle manière ? Est-ce de façon irréversible ? Ou au contraire l'écart qu'elle produit est-il destinée à disparaître sans laisser de traces, finit-il par se réduire à rien ?

Il n'y a évidemment pas de réponse univoque, mais on peut se demander si dans un certain nombre de cas les opinions, convictions, idéaux que nous étions censés laisser à la porte de l'analyse, et de l'analyste, ne nous reviennent pas, par la fenêtre, rhabillés pour la circonstance par la psychanalyse, mais au fond identiques à eux-mêmes. Souvenez-vous de ce petit texte de Freud *Grande est la Diane des Éphésiens*. Lorsque par exemple nous prenons la parole, au nom de la psychanalyse, que vient recouvrir ce nom-là ? L'incroyance, ou la décroyance, n'est peut-être pas tenable au-delà d'un certain point, y compris pour ce qui concerne les idéaux que nous avons élu. En d'autres termes nos convictions, nos idéaux, et nos croyances, celles qui soutenaient, et soutiennent encore nos identifications, se transfèrent sur la psychanalyse. Cela permet peut-être d'éclairer, d'une certaine façon, les débats, les oppositions, les positions contradictoires qui se font jour lorsque nous traitons de questions psychanalytiques et plus encore évidemment lorsqu'il s'agit de questions qui débordent le champ spécifique de notre discipline.

Chacun y prend la parole au nom de la psychanalyse, et les points de vue, tous aussi psychanalytiques les uns que les autres apparaissent de plus en plus irréductibles. Je m'empresse d'ajouter que cela vaut sans doute mieux ainsi, cela prouve, si besoin en était qu'il n'y a pas de psychanalyse pure, que l'engagement dans la psychanalyse ne consiste pas en une conversion religieuse, ou pour le dire dans les termes de Freud que notre discipline n'est pas une Weltanschauung.

*

Je le répète, je n'ai fait qu'ébaucher ici quelques questions qui pourraient donner lieu à toutes sortes de développements, sans compter toutes celles que j'ai laissées de côté. Il m'a semblé qu'essayer d'articuler au problème de la guérison, destin du transfert et destin des croyances permettaient peut-être d'ouvrir certaines perspectives, par exemple pour envisager une analyse comme une expérience de décroyance, expérience non sans péril. Cette décroyance, je l'évoquais à l'instant n'est peut-être tenable que de manière fugace. Peut-être n'est-il pas possible de s'y installer. Cela passe, mais, espérons le, pas sans traces. Peut-être est-ce à ce prix, au prix d'une certaine entame des croyances qui soutiennent le sujet, que peut s'aiguiser une capacité d'invention, autrement dit la mise en jeu d'une certaine sorte de savoir, ce savoir pour lequel Lacan avait trouvé un nom : le savoir cru... cru en son propre.

*

* *

